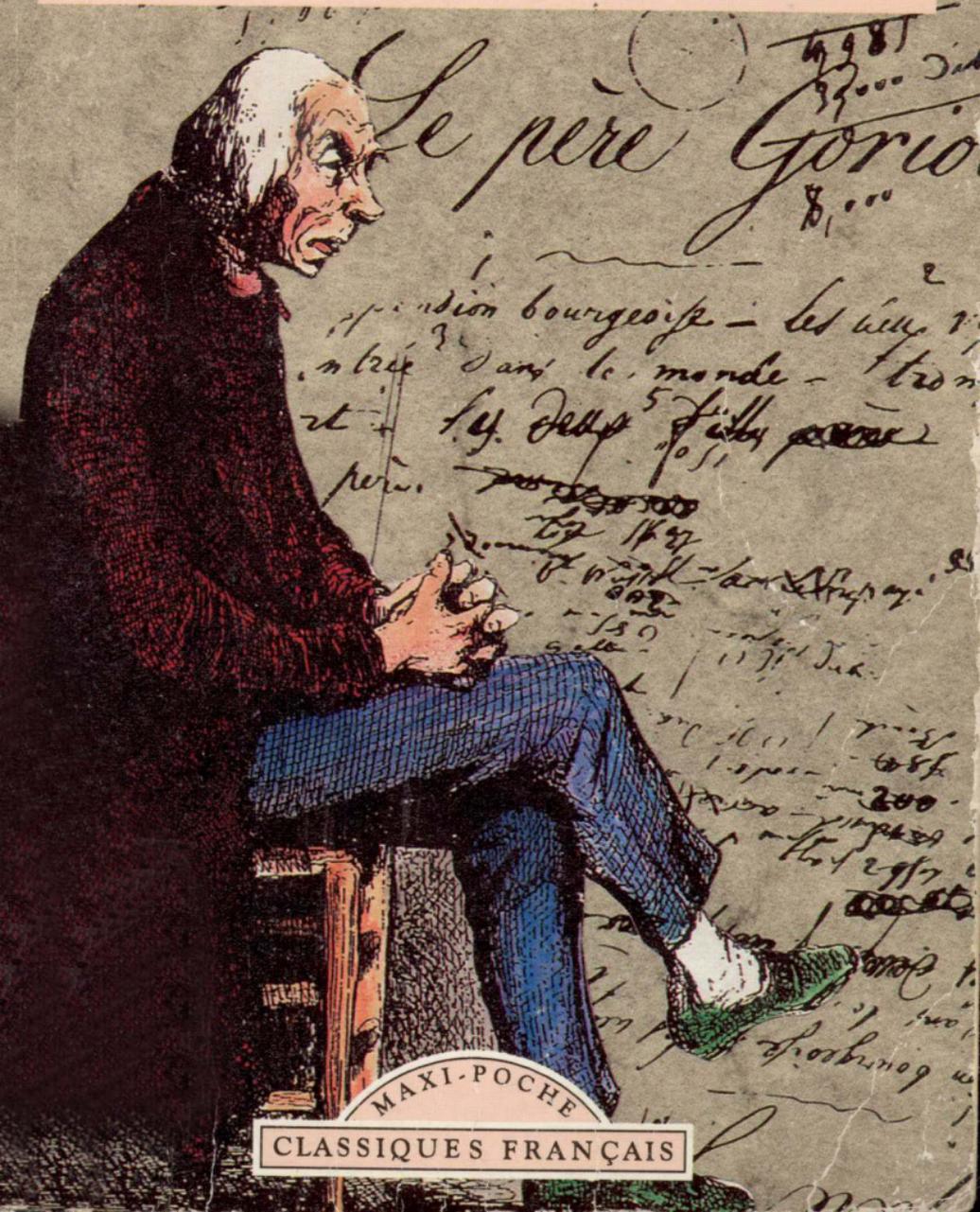


---

HONORE DE  
**BALZAC**

**Le Père Goriot**

---



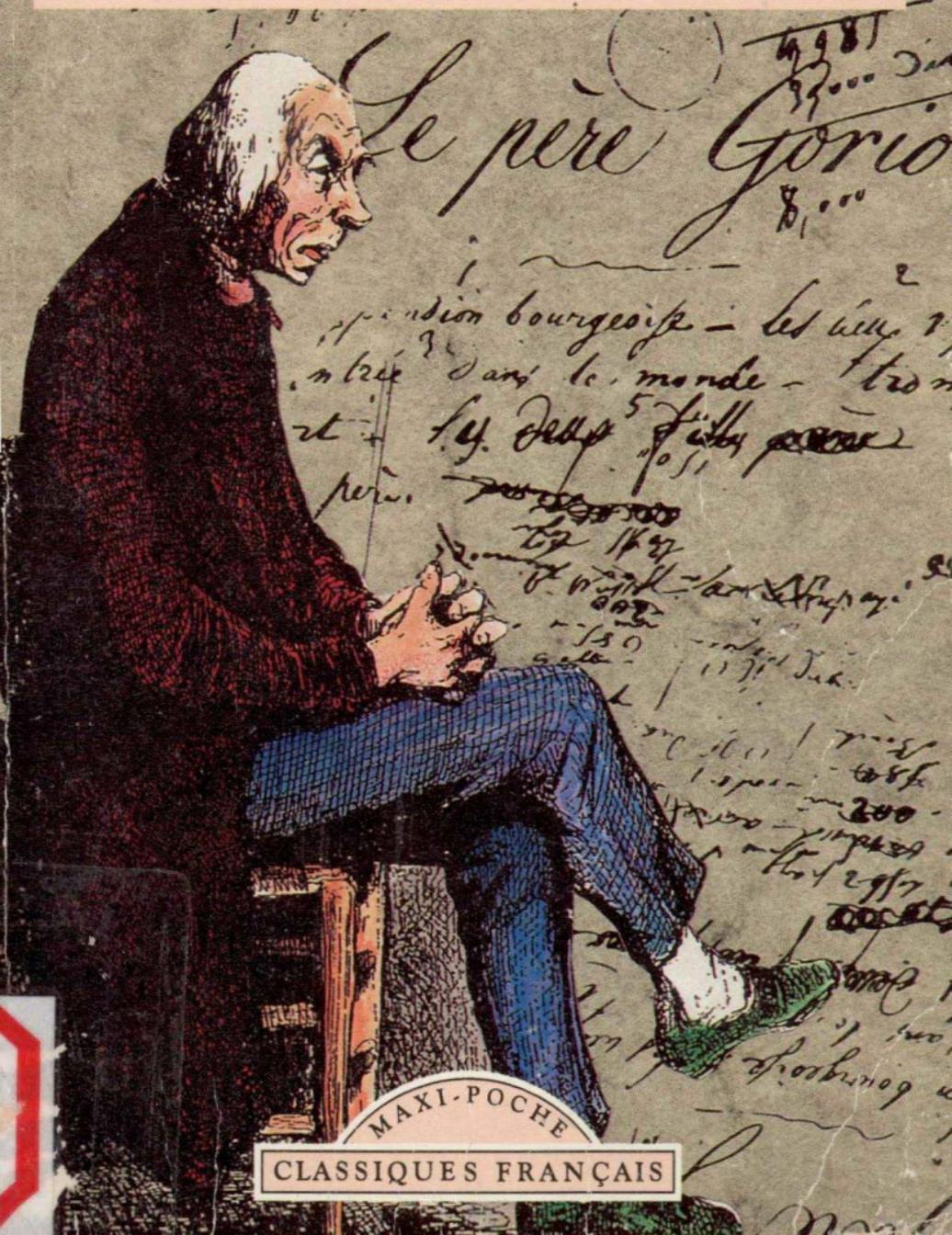
MAXI-POCHE  
CLASSIQUES FRANÇAIS

---

HONORE DE  
**BALZAC**

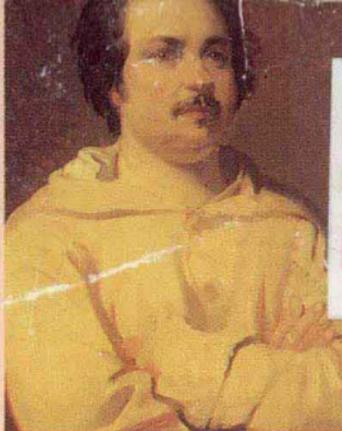
**Le Père Goriot**

---



MAXI-POCHE

CLASSIQUES FRANÇAIS



*Le Père Goriot*, publié en 1835, est à la base de *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac (1799-1850). On y trouve les personnages-clefs du monde romanesque balzacien. La pension Vauquer sert de carrefour à plusieurs destins. Celui du père Goriot, brave homme se dépouillant, jusqu'à la misère, pour ses filles (et qui meurt pour elles comme Balzac mourra pour son œuvre, avec la même passion), celui de Rastignac, qui y fait son éducation sentimentale et sociale, celui du sinistre Vautrin, que sa connaissance de la nature humaine porte à la haine...

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 2-87714-123-3



9 782877 141239

BERNARD  
FLAGEUL

## LE PÈRE GORIOT

© 1993, Booking International, Paris

此为试读, 需要完整PDF请访问: [www.ertong.com](http://www.ertong.com)

HONORÉ DE BALZAC

*Le Père Goriot*



## HONORÉ DE BALZAC (1799-1850)

Le 20 mai 1799 naît à Tours Honoré Balzac, fils d'un fournisseur aux armées. L'enfant, mélancolique, n'a pour seul refuge que la lecture. Employé, pendant ses études, chez un notaire parisien, il s'amuse et s'imprègne des drames familiaux et financiers qui trouvent leur aboutissement dans l'étude de son employeur. A 20 ans, il passe le baccalauréat de droit et, avec l'accord de sa famille, décide de se consacrer à la littérature. Il écrit un drame, *Cromwell*; un académicien le lit et lui conseille d'abandonner la littérature...

Puisqu'il ne semble pas doué pour le théâtre (parmi ses pièces, une seule, *La Marâtre*, en 1848, aura du succès de son vivant), Balzac se lance alors dans le roman-feuilleton, signant Horace de Saint-Aubin ou Lord R'Hoone. Ce roturier a hérité de son père le goût de la noblesse, et sera souvent critiqué pour avoir rajouté une particule à son patronyme.

En 1823 il rencontre Laure de Berny, voisine de ses parents. Elle a quinze ans de plus que lui. Ils s'aimeront pendant plus de dix années. De cet amour naîtra *Le Lys dans la vallée*, mais aussi le romancier de la *Comédie humaine*. Laure de Berny initie le jeune provincial aux milieux aristocratiques de la capitale, et l'aide financièrement dans ses entreprises : maison d'édition, imprimerie... Balzac

fait, chaque fois, rapidement faillite. Il n'aura jamais le sens des affaires, et toutes ses entreprises financières seront des échecs.

Tout en fréquentant les salons, où son élégance tapageuse ne passe pas inaperçue et en s'éprenant de femmes de la haute société, il se documente, curieux de tout, fait aussi du journalisme.

En 1829, il publie *Les Chouans*, première pièce de sa *Comédie humaine*, qui comptera 31 romans et nouvelles (sur 137 projetés). Renonçant aux aventures mondaines pour se consacrer à son œuvre, il va désormais publier en moyenne trois romans par an. Cet homme débonnaire et généreux, au physique comme au moral, qui aime le luxe, gaspille fastueusement l'argent que lui rapporte ses livres. Pour payer ses dettes, il travaille la nuit, écrit quinze heures de suite en buvant des litres de café, se nourrissant de tartines de sardines et de beurre mélangés, réinventant ses romans sur les épreuves que lui envoient les imprimeurs. Pour échapper à ses créanciers, il se cache, déménage, se déguise... et commence à ressentir des douleurs cardiaques.

A 32 ans, il est célèbre dans toute l'Europe, et s'éprend de la comtesse Hanska, l'une de ses admiratrices. Elle est l'épouse d'un comte russe, vieux et très riche, ce qui, aux yeux du perpétuel désargenté qu'est Balzac, lui donne un charme supplémentaire. La comtesse étant rarement à Paris, leur passion mutuelle s'exprime surtout de façon épistolaire.

La comtesse est enfin veuve en 1841. Pour l'épouser, — mais le mariage se trouve sans cesse retardé, madame Hanska étant moins pressée que son soupirant — Balzac est prêt à prendre la nationalité russe (Le tsar l'en dispensera), et ne cessera de parcourir l'Europe pour la retrouver. Le 14 mars 1850, en Ukraine, il se marie enfin.

Entre-temps, l'Académie française a refusé de l'accueillir. Son génie s'est tari. Il souffre du cœur et ne parvient plus, malgré le café, à « produire » pour calmer ses créanciers et les directeurs de journaux, qui lui réclament des chapitres payés d'avance. Son mariage le comble mais c'est un homme usé, épuisé, qui revient à Paris. Il doit s'aliter.

Son ami Victor Hugo lui rend une dernière visite le 18 août 1850. Quelques heures plus tard, à 51 ans, meurt Honoré de Balzac. Il n'a pas achevé l'œuvre gigantesque qu'il s'était fixée. Mais il a inventé, en moins de vingt années, deux mille cinq cents personnages, parmi lesquels certains sont devenus universels.

Il a révolutionné le roman français, lui apportant une dimension que l'on ne retrouve que chez les grands romanciers russes et anglo-saxons : une façon de préparer lentement le lecteur puis d'accélérer les scènes jusqu'à leur fin rapide, une grande maîtrise dans les découpages de l'intrigue, et la mise en avant de détails symboliques... Avant Zola, il a décrit une société hantée par l'argent, avant Freud il a démonté le mécanisme des passions, mêlant dans son univers romanesque tous les genres, poésie, drame, comédie, et panorama social.



Madame Vauquer, née de Conflans, est une vieille femme qui, depuis quarante ans, tient à Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marceau. Cette pension, connue sous le nom de la Maison-Vauquer, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance ait attaqué les mœurs de ce respectable établissement. Mais aussi depuis trente ans ne s'y était-il jamais vu de jeune personne, et pour qu'un jeune homme y demeure, sa famille doit-elle lui faire une bien maigre pension. Néanmoins, en 1819, époque à laquelle ce drame commence, il s'y trouvait une pauvre jeune fille. En quelque discrédit que soit tombé le mot drame par la manière abusive et tortionnaire dont il a été prodigué dans ces temps de douloureuse littérature, il est nécessaire de l'employer ici : non que cette histoire soit dramatique dans le sens vrai du mot ; mais, l'œuvre accomplie, peut-être aura-t-on versé quelques larmes *intra muros* et *extra*. Sera-t-elle comprise au-delà de Paris ? le doute est permis. Les particularités de cette scène pleine d'observations et de couleurs locales ne peuvent être appréciées qu'entre les buttes de Montmartre et les hauteurs de Montrouge, dans cette illustre vallée de plâtras incessamment près de tomber et de ruisseaux noirs de

boue ; vallée remplie de souffrances réelles, de joies souvent fausses, et si terriblement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbitant pour y produire une sensation de quelque durée. Cependant il s'y rencontre çà et là des douleurs que l'agglomération des vices et des vertus rend grandes et solennelles : à leur aspect, les égoïsmes, les intérêts, s'arrêtent et s'apitoient ; mais l'impression qu'ils en reçoivent est comme un fruit savoureux promptement dévoré. Le char de la civilisation, semblable à celui de l'idole de Jaggernat, à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres et qui enraie sa roue, l'a brisé bientôt et continue sa marche glorieuse. Ainsi ferez-vous, vous qui tenez ce livre d'une main blanche, vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant : Peut-être ceci va-t-il m'amuser. Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînez avec appétit en mettant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Ah ! sachez-le : ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. *All is true*, il est si véritable, que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être.

La maison où s'exploite la pension bourgeoise appartient à madame Vauquer. Elle est située dans le bas de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète par une pente si brusque et si rude que les chevaux la montent ou la descendent rarement. Cette circonstance est favorable au silence qui règne dans ces rues serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon, deux monuments qui changent les conditions de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en y assombrissant tout par les teintes sévères que projettent leurs coupoles. Là, les pavés sont secs, les ruisseaux n'ont ni boue ni eau, l'herbe croît le long

des murs. L'homme le plus insouciant s'y attriste comme tous les passants, le bruit d'une voiture y devient un événement, les maisons y sont mornes, les murailles y sentent la prison. Un Parisien égaré ne verrait là que des pensions bourgeoises ou des institutions, de la misère ou de l'ennui, de la vieillesse qui meurt, de la joyeuse jeunesse contrainte à travailler. Nul quartier de Paris n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu. La rue Neuve-Sainte-Geneviève surtout est comme un cadre de bronze, le seul qui convienne à ce récit, auquel on ne saurait trop préparer l'intelligence par des couleurs brunes, par des idées graves ; ainsi que, de marche en marche, le jour diminue et le chant du conducteur se creuse, alors que le voyageur descend aux Catacombes. Comparaison vraie ! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides ?

La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, où vous la voyez coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis en cuvette, large d'une toise, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases en faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau sur lequel est écrit : MAISON-VAUQUER, et dessous : *Pension bourgeoise des deux sexes et autres*. Pendant le jour, une porte à claire-voie, armée d'une sonnette criarde, laisse apercevoir au bout du petit pavé, sur le mur opposé à la rue, une arcade peinte en marbre vert par un artiste du quartier. Sous le renforcement que simule cette peinture, s'élève une statue représentant l'Amour. A voir le vernis écaillé qui la couvre, les amateurs de symboles y découvriraient peut-être un mythe de

l'amour parisien qu'on guérit à quelques pas de là. Sous le socle, cette inscription à demi effacée rappelle le temps auquel remonte cet ornement par l'enthousiasme dont il témoigne pour Voltaire, rentré dans Paris en 1777 :

Qui que tu sois, voici ton maître :  
Il l'est, le fut, ou le doit être.

A la nuit tombante, la porte à claire-voie est remplacée par une porte pleine. Le jardinet, aussi large que la façade est longue, se trouve encaissé par le mur de la rue et par le mur mitoyen de la maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui la cache entièrement, et attire les yeux des passants par un effet pittoresque dans Paris. Chacun de ces murs est tapissé d'espaliers et de vignes dont les fructifications grêles et poudreuses sont l'objet des craintes annuelles de madame Vauquer et de ses conversations avec les pensionnaires. Le long de chaque muraille, règne une étroite allée qui mène à un couvert de tilleuls, mot que madame Vauquer, quoique née de Conflans, prononce obstinément *tieuille*, malgré les observations grammaticales de ses hôtes. Entre les deux allées latérales est un carré d'artichauts flanqué d'arbres fruitiers en quenouille, et bordé d'oseille, de laitue ou de persil. Sous le couvert de tilleuls est plantée une table ronde peinte en vert, et entourée de sièges. Là, durant les jours caniculaires, les convives assez riches pour se permettre de prendre du café viennent le savourer par une chaleur capable de faire éclore des œufs. La façade, élevée de trois étages et surmontée de mansardes, est bâtie en moellons, et badigeonnée avec cette couleur jaune qui donne un caractère ignoble à presque toutes les maisons de Paris. Les cinq croisées percées à chaque étage ont de petits carreaux et sont

garnies de jalousies dont aucune n'est relevée de la même manière, en sorte que toutes leurs lignes jurent entre elles. La profondeur de cette maison comporte deux croisées qui, au rez-de-chaussée, ont pour ornement des barreaux en fer, grillagés. Derrière le bâtiment est une cour large d'environ vingt pieds, où vivent en bonne intelligence des cochons, des poules, des lapins, et au fond de laquelle s'élève un hangar à serrer le bois. Entre ce hangar et la fenêtre de la cuisine se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier. Cette cour a sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine à grand renfort d'eau, sous peine de peste.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffe de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne, décorée de ce cabaret en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi, que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchéiée, est lambrissée à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de *Télémaque*, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans, cette peinture excite les plaisanteries

des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieilles et encagées, qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'*odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance ; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements ; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné ; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien ! malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquels sont des carafes échan-crées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes enca-